

Véronique Elyotrisky

FREDERIC ET VICTOIRE

Entre terre et mer

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-0537-3

Véronique Elyotrisky

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Du même auteur

Aux couleurs de leurs rêves. Edition Petit à Petit, 2007. (Participation à un concours de nouvelles en faveur des enfants malades du CHUR de Rouen) – Nouvelle : Pierre et la licorne magique

Meurtre sur les rails. Editions Baudelaire, 2010.

*Ce livre est dédié à ma famille
et à Frédéric, mon cousin, parti bien trop tôt*

AVERTISSEMENT

Ce roman est une pure fiction.

Certaines situations que vivent mes personnages sont toutefois tirées de faits divers trouvés dans des documents d'archives, livres anciens, anecdotes, mais pour des raisons qui pourraient nuire à certains descendants, les lieux et certains noms ont été volontairement changés. Seuls les noms du maire de Champ Dolent, des aubergistes et relais de poste de Bourgtheroulde, du docteur Achille-Cléophas Flaubert, ont réellement existé à cette période, mais leur rôle étant mineur dans cet ouvrage, je me suis permis de les conserver.

Si des erreurs historiques ont pu éventuellement se glisser dans ce roman, elles ne gênent en rien le déroulement chronologique de l'histoire.

De même, la commune de Guerbaville est l'ancien nom de la Mailleraye-sur-Seine. En effet, le changement de nom a été opéré en 1910.

Crédits Photos : Auteure
Couverture : Boulanger Yohann

Première Partie

VICTOR-FREDERIC ET CLOTHILDE

La neige tombe à gros flocons depuis plusieurs heures, recouvrant d'un épais manteau blanc ce lieu perdu de Normandie. Il fait froid en ce mois de janvier 1810. Le village entre plaines et bois semble endormi. Pas une âme qui vive n'est apparemment dehors.

Le feu ronronne dans la cheminée de la mesure où vivent Clothilde et ses deux enfants, Frédéric et Victoire. La jeune mère, assise sur un banc près de la fenêtre pour effectuer quelques travaux de couture, s'arrête quelques instants et regarde, attendrie, son fils de treize ans. Passionné de lecture, il est affairé à lire à sa sœur âgée de dix ans « Peau d'Âne » de Charles Perrault, un ouvrage que lui a prêté sa tante et marraine Julie-Anne, fille du comte Pierre-Augustin Delatour d'Argonne, châtelain dans le village de Champ-Dolent. Si les deux enfants, en ce début du XIXe siècle, savent lire et écrire, c'est grâce à leur tante, qui s'en occupe comme de ses propres enfants. Ils ne connaissent pratiquement pas leur grand-père, habitant pourtant tout proche, et n'ont pas le droit d'habiter le domaine, ce dernier les ayant répudiés.

Leur mère, employée dans de très nombreuses tâches au château de Champ-Dolent, est aussi la confidente et amie de Julie-Anne, mais Frédéric et Victoire sont les fruits d'un amour interdit...

Le 19 mars 1778, à la grande joie du comte Pierre-Augustin Delatour d'Argonne, Marie-Catherine, son épouse âgée de vingt-quatre ans, met au monde une petite fille à qui il s'empresse de donner comme prénom Julie-Anne, en mémoire d'une de ses lointaines aïeules.

Nageant dans un extrême bonheur, il part à cheval prévenir le prêtre Jean Martin pour faire baptiser l'enfant, à l'église du village. Les deux hommes règlent les formalités pour la cérémonie qui doit avoir lieu le lendemain, lorsqu'ils entendent la lourde porte de l'église s'ouvrir avec fracas. Ils se retournent, surpris. Dans l'embrasure de la porte, Pierre-Augustin semble reconnaître Marguerite Morin, l'une des servantes du château, qui, affolée, arrive tout essoufflée devant le comte.

— Monsieur, un grand malheur vient d'arriver. C'est... c'est Madame...

— Quoi, Madame ? répond l'homme, ne laissant pas finir dans son explication la pauvre femme. Occupé dans les préparatifs du baptême, l'arrivée inopinée de cette dernière l'agace.

— Il faut venir vite au château. Madame est morte !

— NON ! Se met à hurler Pierre-Augustin, tombant sur le sol à genoux, complètement anéanti par la triste nouvelle que l'on vient de lui apprendre.

— Mon fils, c'est Dieu qui vous met à l'épreuve, se contente de lui dire le prêtre en faisant le signe de croix.

— Mais qu'est-ce que je vais devenir, avec deux enfants à m'occuper ? Se lamente le comte en joignant ses deux mains sur son visage.

— Monsieur le comte, je connais quelqu'un qui va pouvoir nourrir votre petite, se permet de proposer Marguerite Morin, tout en se mordillant les lèvres.

Pierre-Augustin lève la tête vers cette femme toute ronde, qui le domine de sa petite taille. Il se redresse car ce n'est pas dans ses habitudes d'être dans une position de soumission devant ses domestiques et encore moins aux pieds d'une femme. Pas une larme ne vient tomber sur sa joue, mais plutôt une colère profonde qui l'envahit devant les conséquences de la perte subite de son épouse et son propre devenir. Il salue le prêtre et prend la direction de la porte d'un pas rapide, froid, le regard dur. La servante suit en trotinant derrière son maître, qui, à peine son cheval enfourché, repart vers le château au grand trot.

Laisant sa monture devant la porte principale de sa demeure, le comte franchit l'entrée et monte quatre à quatre l'escalier qui le conduit à la chambre de Marie-Catherine qui repose pour l'éternité. Il s'avance timidement vers elle, et s'agenouille au pied du lit. Les domestiques présents pour veiller la défunte se retirent.

Seul, Pierre-Augustin pleure sur son sort, plus que sur le décès de sa femme. Il l'avait épousée il y a six ans en secondes noces. De santé fragile, sa première femme, Louise Guinrand De La Balivière, était décédée en couches. L'enfant qu'elle portait était mort avant de naître.

Le comte Delatour d'Argonne, veuf depuis plus d'un an, avait jeté son dévolu sur Marie-Catherine, fille du comte Morigny de Sailly, lors d'une chasse à courre à laquelle la jeune femme, âgée de dix-huit ans à peine, participait avec son père en forêt de Conches.

Cette belle brune, jeune de surcroît, avait éveillé tous ses sens lors de cette première rencontre. Elle était bien jolie, Marie-Catherine. Avoir une belle femme dans son lit était magnifique aux yeux des autres, mais Pierre-Augustin savait aussi qu'elle avait une belle dot. Fille unique, en l'épousant il héritait de la fortune des Morigny de Saily, et Pierre-Augustin ne souhaitait pas lâcher la bonne affaire. Il l'épousa quelques mois plus tard. Maintenant qu'il était assuré de la fortune de son épouse, il voulait un fils absolument. Marie-Catherine fut enceinte très rapidement et Victor- Frédéric vit le jour, le 1er août 1774. Souffrant d'avoir été fille unique, elle ne voulait pas que son petit garçon restât seul et sollicita bien vite son mari pour avoir un second enfant mais lui n'y tenait pas de trop. Plusieurs enfants, voulait dire diviser le domaine, et ça, il n'en était nullement question. Il avait un fils, aussi le nom de famille et sa fortune étaient assurés pour longtemps encore.

Marie-Catherine s'ennuyait dans ce château. Bien que son fils lui offrît un grand bonheur, le temps lui paraissait long. Pas de fête, le comte ne voulait pas. Personne ou presque ne venait au domaine, cela causait des frais inutiles. Lorsque parfois quelqu'un passait, on ne le retenait pas à manger. Pierre-Augustin était un infâme radin et un incontestable égoïste.

Mais en rusant, la belle Marie-Catherine finit par obtenir gain de cause en se retrouvant une seconde fois enceinte. Après avoir feint d'ignorer son épouse durant plusieurs semaines après l'annonce de la grossesse, la soupçonnant même de l'avoir trompé, Pierre-Augustin se fit une raison et finit par accepter. À partir de ce jour, il fut en adoration devant cette jeune femme dont le ventre s'arrondissait de jour en jour. Il se mit à réfléchir que si l'enfant devait être un nouveau fils, il pourrait une nouvelle fois agrandir son domaine par la dot que sa future belle-fille rapporterait à la famille.

La grossesse se passa à merveille, Marie-Catherine était rayonnante et heureuse d'offrir à Victor-Frédéric, un petit frère ou une petite sœur. Tout allait bien, jusqu'à ce jour du 19 mars 1778.

Julie-Anne devient donc, par nécessité, la sœur de lait de Clothilde, la fille d'Angélique Liberge, qui va l'élever au sein comme son propre enfant en même temps que sa petite dernière. À cette époque, Clothilde n'a que quelques semaines. Suite à la suggestion de Marguerite Morin, tout naturellement, Pierre-Augustin, désespéré par la perte de sa femme et de ce fait se retrouvant avec deux enfants sur les bras, s'est tourné vers Angélique, la femme d'un de ses métayers. Il faut dire qu'il y avait assez peu d'habitants qui demeuraient à Champ Dolent. Tout au plus une cinquantaine, principalement des journaliers et une quinzaine de familles, et l'avantage des Liberge est qu'ils habitaient sur le domaine à quelques pas du château.

Le temps s'écoule, les deux fillettes grandissent ensemble. Leur condition sociale n'a jamais été un frein pour elles, et très souvent elles déjouent les interdits du comte. Pour les aider à

faire leurs escapades dans la forêt toute proche, elles ont comme complice, Victor-Frédéric, âgé de quatre ans de plus que sa sœur.

Dès son plus jeune âge, Clothilde n'a que des yeux pour le fils du comte. Et en grandissant, son amour pour lui grandit également. Depuis toute petite, elle le suit partout, à l'écurie, dans les bois, et parfois dans le château lorsque le comte n'y est pas. Dans ces cas rares, Victor-Frédéric l'emmène en cuisine où, avec la complicité des cuisinières et malgré le refus très fréquent d'Angélique, ils se font servir quelques mets que la fillette ne peut avoir l'occasion de goûter chez ses parents.

Victor-Frédéric est son Dieu. C'est vrai qu'il est beau garçon. Châtain clair, les cheveux bouclés, souvent attachés en queue-de-cheval, un visage fin, des yeux bleus comme ceux de son père, un sourire qui laisse apparaître deux petites fossettes comme sa mère, svelte et grand pour son âge, il ne peut pas laisser Clothilde de glace. Mais elle le sait, Victor-Frédéric est promis à Eugénie, plus âgée que lui de sept ans, qui est la dernière des filles du comte de la Grivotière. Le jeune garçon a eu l'occasion de rencontrer cette fille une fois ou deux, et leurs deux pères ont conclu à un mariage en échange de quelques lopins de terre. Cette demoiselle ne plaît guère à Victor-Frédéric. La silhouette plutôt rondelette, rousse, des yeux verts avec une sérieuse coquetterie dans un œil, le jeune homme ne la trouve pas jolie, ni intéressante. Elle ne pense qu'à ses toilettes et se faire courtiser par tous les jeunes gens qui viennent rendre visite à ses parents. Elle n'a que faire d'un gamin.

Avec Clothilde au moins, il s'amuse, lui montre et lui apprend un tas de choses. Elle s'intéresse à tout. À l'insu de son père, il a commencé à lui apprendre à monter à cheval. Pour ne pas éveiller l'attention des adultes sur leurs escapades, les deux fillettes partent à pied, une tenue adéquate dans un baluchon ou sous leur robe, et un peu plus tard, mine de rien, Victor-Frédéric les rejoint dans une clairière à l'abri des regards, entre Champ Dolent et Gaudreville-la-Rivière. Ces petites aventures leur plaisent énormément, et l'insouciance de leur jeune âge a bien failli tourner au drame lors de l'été 1790.

Parties depuis plus d'une heure, les deux filles âgées à cette époque d'une douzaine d'années, se promènent en forêt aux abords de Gaudreville-la-Rivière et reviennent toutes joyeuses d'avoir pu, une fois de plus déjouer les interdits de leurs parents, lorsqu'elles tombent sur deux vagabonds d'une petite quarantaine d'années, qui ont un peu forcé sur la bouteille. Les deux hommes, venant à leur rencontre, commencent par leur dire des choses plus ou moins grivoises. Julie-Anne et Clothilde faisant la sourde oreille et accélérant le pas, sont toutefois rattrapées. L'un des deux hommes, peut-être un peu moins saoul que l'autre, se jette sur Clothilde qui se met à hurler. Julie-Anne prend un morceau de bois en guise de gourdin, afin de faire lâcher prise le maraud mais le second individu l'arrête dans son élan par le bras.

Elles doivent leur salut à l'arrivée inopinée de Victor-Frédéric qui, après avoir fait boire son cheval au bord du Sec-Iton, la rivière la plus proche, rentre tranquillement. Le jeune garçon les avait laissées aux abords de la clairière, et avait dû s'éloigner au-delà de Gaudreville-la-Rivière, car à cette époque de l'année, le cours d'eau, à certains endroits, est recouvert de joncs et l'eau y est absente.

Lorsqu'il entend les jeunes filles crier, il met son cheval au galop. En très peu de temps, il est sur les lieux. Perché sur l'animal, il fouette d'un coup de cravache le visage de l'homme encore debout qui tient sa sœur dans l'espoir de la mettre au sol. Celui-ci lâche sa prise aussitôt, met ses deux mains sur son visage sanguinolent, et commence à s'enfuir, jurant de se venger, tout en laissant son compagnon d'infortune aux mains du cavalier.

Ce dernier saute de son cheval, et agrippe l'individu qui, couché sur Clothilde, n'a qu'un seul but, assouvir ses pulsions sur cette chair fraîche. L'homme étant d'un fort gabarit, Victor-Frédéric réussit tant bien que mal à lui faire lâcher la fillette, le frappant de sa cravache. Retrouvant ses esprits et s'apercevant que son ami a disparu, qu'il se retrouve seul devant un jeune homme vaillant et souple, l'individu, le regard injecté de sang, se relève d'un bond et s'élanche sur Victor-Frédéric qui l'esquive. L'homme, dans son élan, trébuche, se retourne pour repartir à l'attaque, mais le jeune homme lui envoie un crochet du droit. Le vagabond, par le choc, recule de trois ou quatre pas en arrière et se retrouve assommé par l'arbre derrière lui, qui l'arrête.

Les deux filles qui ont assisté à la scène serrées l'une contre l'autre, inquiètes pour leur protecteur, sautent de joie en voyant la bravoure de Victor-Frédéric devant ces deux vagabonds. Julie-Anne se précipite dans les bras de son frère pour l'embrasser. Clothilde se contente de sourire et de remercier le jeune homme lorsque sa sœur cesse son étreinte.

Victor-Frédéric reprend son cheval parti brouter un peu plus loin, tout en s'essuyant du revers de sa manche de chemise la sueur qui lui perle sur le front, sans oublier de donner un coup de pied dans l'un des mollets du vagabond pour vérifier qu'il ne va pas se relever aussitôt qu'ils auront tourné les talons, pour se jeter une nouvelle fois sur l'un d'eux. Constatant que celui-ci semble endormi par le choc et la boisson, tous trois rentrent à pied, laissant l'individu assommé près de l'arbre. Les rênes dans une main, il prend de l'autre la main de Clothilde, surprise par ce geste amical. Elle sent monter le rouge sur ses joues. Elle n'ose regarder son amie qui, découvrant l'attitude affectueuse de son frère vis-à-vis de Clothilde, sourit discrètement. Avant d'arriver devant le domaine, et afin de ne pas provoquer la colère du comte, tous les trois décident de ne pas parler de l'incident à qui que se soit. Victor-Frédéric remonte sur son cheval, repart au petit trot, laissant les deux filles rentrer seules.

Le temps est orageux. Il fait lourd depuis plusieurs jours dans la région durant cette fin de printemps 1791, et les hommes comme les bêtes peinent dans leurs activités. Angélique va à pied au hameau de la Brosse pour prendre des nouvelles de sa mère souffrante, en début d'après-midi. Elle y rejoint François, son mari, qui lui, entretient le potager de la vieille femme. Jacques, le fils aîné âgé de presque vingt ans, est resté à la mesure pour surveiller sa sœur Clothilde. Tous les deux devront s'occuper en fin d'après-midi des deux vaches mises à l'herbage et les traire si les parents ne sont pas rentrés à l'heure.

Julie-Anne arrive pour voir son amie, quelque temps après le départ d'Angélique. Il fait chaud, et les deux filles aime- raient bien aller faire un tour dans la forêt toute proche, mais Jacques, en frère responsable, s'y oppose, bien qu'il souhaite vivement que sa sœur soit occupée ailleurs pour pouvoir à son tour disparaître de la maison, afin de retrouver quelques camarades dans le village. Il n'y a rien de drôle à surveiller une fille de treize ans lorsque l'on a vingt ans et l'envie de s'amuser un peu avec ses amis avant la période des gros travaux des champs.

Clothilde insiste pour sortir. Jacques lui accorde le droit d'aller sous les arbres dans l'herbage des vaches et lui recommande de ne pas les déranger. Elle lui saute au cou et disparaît à la vitesse de l'éclair avec Julie-Anne.

Le voilà seul et libre d'aller rejoindre les amis près de l'église. Il croise sur sa route Pierre-Augustin et Victor-Frédéric, à pied, qui reviennent du cimetière où ils vont régulièrement se recueillir sur la tombe de Marie-Catherine. Jacques les salue et continue son chemin. Alors qu'il n'a fait que quelques mètres, il sent une main se poser sur son épaule. Il se retourne. C'est le fils du comte qui souhaite savoir où se trouve Clothilde. Ne connaissant pas la relation qu'il entretient avec sa sœur, il est un peu surpris mais lui répond qu'elle est dans l'herbage près de la maison avec Julie-Anne.

Les relations familiales et amicales entre les enfants Liberge sont assez limitées. Jacques est un peu comme son père, bourru, et il est très souvent en conflit avec son paternel. La différence d'âge entre les deux enfants est aussi un fait non négligeable. Il est l'aîné, et entre lui et sa sœur, six enfants ont vu le jour, mais sont tous décédés très jeunes, dont son jumeau. Il ne se plaît pas à la ferme, son rêve est de partir très loin. Un jour, un colporteur qui passait sur Champ-Dolent et faisait une escale à Conches, lui a raconté l'existence de la mer, des bateaux et depuis, son souhait est de partir. Mais son père est contre cette idée, pour lui un peu saugrenue. Il a besoin de bras à la ferme, et sa mère, fatiguée par ses très nombreuses grossesses, travaillant déjà au château où elle participe aux travaux ménagers, ne peut pas toujours aider son mari. Alors Jacques se fait une raison, il continue à travailler à la ferme en attendant des jours meilleurs. Son caractère difficile n'incite pas sa petite sœur toujours heureuse à lui confier ses petits secrets, et de plus, cela ne l'intéresse absolument pas.

Julie-Anne et Clothilde, installées dans l'herbe à l'ombre sous les pommiers, bavardent. Elles voient arriver Victor- Frédéric avec une brouette à l'intérieur de laquelle il a mis quelques bouteilles de boisson et des pâtisseries confection- nées par les femmes des cuisines. Il a beau avoir mainte- nant dix-sept ans, les jeunes gens du village ne lui plaisent pas. Ils les trouvent idiots et sans intérêt. Il est souvent la risée des autres, n'ayant pas le même statut social que ces fils de journaliers ou de paysans. Ils lui reprochent de ne pas avoir été guillotiné ainsi que le reste de la famille comme de nombreux nobles et de ne pas avoir eu leurs biens confisqués. Jacques intervient souvent en sa faveur, lors de ces rencontres un peu agitées. Aussi est-il souvent seul ou en compagnie de Clothilde et de Julie-Anne, avec lesquelles il passe d'agréables moments.

Dans le courant de l'après-midi, le ciel s'assombrit, de gros nuages noirs s'amoncellent, et le tonnerre gronde au loin. Les trois jeunes décident de leur propre initiative de rentrer les bêtes. Jacques arrive en courant pour leur donner un coup de main, lorsqu'il ressent les premières gouttes de pluie. Soudain, le vent se met à souffler en rafales et l'averse arrive très vite. Lorsque les vaches sont mises à l'abri, ce sont des trombes d'eau qui tombent sur le village. Dans l'étable, les quatre jeunes sont trempés, et les deux filles grelottent de froid. Les éclairs zèbrent le ciel, le tonnerre gronde de plus en plus fort. Soudain, la foudre tombe à la sortie du village, provoquant une déflagration insoutenable qui fait trembler la terre. De peur, les filles se réfugient dans les bras de leurs frères. Les bêtes attachées à leur anneau par une chaîne s'énervent et meuglent dans l'étable, cherchant à fuir.

L'orage s'éloigne petit à petit, la pluie cesse aussi vite qu'elle est arrivée et le soleil revient. L'eau ruisselle des toits. La terre laisse échapper un doux parfum d'humidité. Les foins n'ont pu être ramassés à temps, et devront de nouveau sécher pour être engrangés. L'averse a couché les blés et l'orge presque mûrs, compromettant sans doute la moisson de cette année.

Deux jeunes du village accourent comme des fous dans la cour de la ferme des Liberge, pataugeant dans les flaques d'eau qui brillent avec le soleil.

— Jacques ! Crie l'un des deux.

— Oui, j'suis là, qu'est-ce qui vous arrive ? Vous êtes tout essoufflés. C'est le diable qui vous poursuit ? leur répond-il en sortant de la grange en riant, pendant que Julie-Anne, Clothilde et Victor-Frédéric sortent à leur tour.

— On aurait préféré. Non, c'est que... tout à l'heure, tu as entendu la foudre, elle n'est pas tombée loin d'ici.

— Oui, et alors ?

— Eh bien... elle est tombée sur ta mère.

Jacques ne rit plus, il devient blanc comme un linge. Les deux jeunes ne savent plus s'ils doivent partir ou consoler leur camarade. Clothilde et Julie-Anne se sont réfugiées dans les bras de Victor-Frédéric, qui n'est pas plus coloré que le frère de son amie. Ils restent tous plantés au milieu de la cour, consternés par la nouvelle.

— Et mon père, il est où ? Finit par demander Jacques.

— Il n'était pas avec elle. On s'était réfugiés dans l'église pendant l'orage, et quand on est ressortis, elle était sur le chemin de la Brosse à peut-être deux cents pieds du mur du cimetière. Alors on a été voir et on a vu que c'était ta mère. Elle est à moitié brûlée.

— Elle est où, maintenant ?

— Bah ! Toujours sur le chemin. Mon frère est parti chercher quelqu'un. On ne va pas la laisser comme ça, en plein milieu du passage, tout de même !

Victor-Frédéric propose d'aller prendre son cheval à l'écurie et faire prévenir François. Jacques lui répond d'un signe de la tête d'y aller, et lui demande d'emmener Clothilde et Julie-Anne avec lui et de les déposer au château. Les deux fillettes, en pleurs, blotties l'une contre l'autre, partent avec le jeune homme qui essaie tant bien que mal de les consoler.

Jacques, les jambes flageolantes, suit ses deux camarades dans la direction de l'église où déjà un rassemblement de villageois s'est formé autour de la dépouille d'Angélique. Victor-

Frédéric passe peu de temps après, auprès d'eux. Il met son cheval au galop à la sortie du village, mais il est pris de nausées en imaginant la fin violente de cette femme et doit à mi-chemin s'arrêter pour vomir. Lorsqu'il arrive à la Brosse, François finit d'atteler son cheval au tombereau et s'apprête à partir, ignorant tout de la situation. Il est surpris de voir le fils du comte arriver en trombe dans le hameau de la Brosse. Il pense au début que le cheval s'est emballé, mais s'aperçoit bien vite qu'il vient à sa rencontre.

— Et ben, petit, t'as des problèmes pour arrêter ton cheval, pourtant t'es bon cavalier en temps normal ? Ç'a pas l'air d'aller, t'es tout blanc ?

— François, il est arrivé un malheur à votre femme et je viens vous prévenir.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? Commence à s'inquiéter le métayer.

— Vous avez entendu, tout à l'heure, la foudre tomber ?

— Bah oui, comme tout le monde ! Ça a fait assez de bruit !

— Elle est tombée sur votre femme.

— Oh ! Nom de Diou !

François est pris d'un malaise et se tient la poitrine. Victor- Frédéric a juste le temps de sauter de son cheval et de le rattraper avant qu'il ne s'effondre sur le sol. Il le fait assoir contre une haie et court vers la maison la plus proche pour obtenir un verre de boisson et de l'aide.

Après s'être reposé un long moment, et entouré par les habitants du hameau, François reprend petit à petit des couleurs et des forces. Assommé par cette triste nouvelle mais conscient qu'il va devoir assumer seul la charge de ses deux enfants, préparer l'inhumation de son épouse et continuer de travailler pour le château, il monte dans sa charrette, et accompagné du jeune Victor-Frédéric, rentre à Champ Dolent, le regard lointain, les yeux vidés de leur lumière, meurtri dans sa chair, imaginant déjà la dépouille de sa femme calcinée.

Angélique et François sont très appréciés dans le village, et les citoyens se rendent nombreux aux obsèques de la femme Liberge, trois jours après. Chacun a une pensée pour la famille, mais rien ne sera plus comme avant. Le rire tonitruant de celle-ci manquera, à la maison, aux cuisines, chez ses amies villageoises où elle se rendait parfois pour une petite visite de courtoisie, ou lors des lessives, au lavoir de la mare communale. Malgré tous les malheurs qu'Angélique avait subi dans sa vie, elle était toujours gaie et de bonne humeur, tout l'opposé de son homme. Et de ce côté-là, Clothilde avait hérité de cette joie de vivre.

Angélique inhumée, l'argent vient à manquer parfois, et François ne trouve pas de solution autre que de placer Clothilde. Il demande si le comte peut la prendre à son service. Il lui rappelle que lorsque sa seconde épouse est décédée en couches, Angélique n'a pas hésité à prendre l'enfant de Pierre-Augustin et s'en est occupée comme sa propre enfant. De plus, les relations entre la jeune fille et Julie-Anne sont excellentes. Sa cadette l'ayant supplié, le

comte finit par l'accepter en remplacement de sa mère, malgré sa jeunesse et sa silhouette un peu frêle.

Clothilde est encore jeune, mais comme le souligne le maître des lieux, on a toujours besoin de petites mains et il n'y a pas d'âge pour commencer à travailler. Elle va donc se retrouver à la cuisine et lorsque son travail est terminé, elle se précipite pour tenir compagnie à Julie-Anne, qui est ravie d'avoir tous les jours son amie de toujours près d'elle.

Un soir, alors qu'elle rentre fatiguée, Clothilde entend une dispute entre son frère et son père, dans la grange. Elle se dirige vers l'endroit d'où vient l'altercation et constate avec horreur que François tient une fourche dans les mains, et avec, menace Jacques bloqué dans un coin.

— Père ! hurle Clothilde complètement effrayée par ce qu'elle voit.

Le cri que pousse sa fille le fait sursauter et il baisse la garde. Jacques en profite pour se dégager et prendre la direction de la sortie, en bousculant au passage sa sœur restée dans l'entrebâillement de la porte.

— Tu ne perds rien pour attendre, lance en hurlant François à l'encontre de son fils, en reposant violemment l'outil contre le mur.

— Je m'en fous, je pars, répond le jeune homme sans se retourner.

Un regard interrogateur envers son père, et Clothilde rejoint son frère qui s'éloigne à grandes enjambées vers la maison. Elle l'attrape par la manche de sa chemise. Jacques, coupé dans son élan, s'arrête, se retourne et regarde sa sœur dans les yeux. Son regard exprime une douleur profonde ainsi qu'une révolte qu'il n'a pas encore réussi à évacuer. Il n'ose pas annoncer à sa sœur qu'il s'en va. Sa décision est prise, il veut partir vers l'inconnu. Son but : trouver un port et s'embarquer vers ce pays lointain que l'on appelle Amérique. Il n'en peut plus des colères de son père à son encontre. Toujours des reproches, pour un oui ou pour un non. Il n'est jamais content du travail fait. Jacques aimerait avoir un peu de vie pour lui, mais François ne l'entend pas de cette oreille et a toujours des prétextes pour être sur son dos. Le jeune homme, ayant fait décrocher la main de sa sœur de sa chemise, franchit le seuil de la maison et se dirige vers sa paillasse pour récupérer quelques effets personnels qu'il met dans une couverture pour former un baluchon. Clothilde reste les bras ballants, abasourdie de voir son frère préparer son bagage.

— Dis, tu ne pars pas, Jacques ? Tu restes avec moi ? demande-t-elle, un sanglot dans la voix.

— Non, petite sœur. Je t'aime très fort, mais je ne veux plus vivre avec père. La vie avec lui n'est plus possible et devient un véritable enfer.

— Tu vas où ?

— Si tout va bien, j'irai aux Amériques. Là-bas, il paraît qu'il y a de très nombreuses terres vierges, de grands espaces. La liberté. Ne pleure pas, je reviendrai te voir un jour, petite sœur, lui dit-il en la prenant sous le menton de sa main droite et lui essuyant la larme qui coule sur sa joue avec son pouce tout en souriant.

— Tu vas me manquer.

— Toi aussi, tu vas me manquer. Mais si je reste, ça finira un jour très mal. Ça sera lui ou moi, mais un des deux restera sur le carreau !

La fillette se jette dans les bras de son frère et sans retenue éclate en sanglots. François entre dans la maison et contemple le frère et la sœur serrés l'un contre l'autre. À la vue de ces deux êtres, le fruit de son sang, sa colère retombe un peu. Il s'en veut d'avoir eu ce geste qui aurait pu être fatal à son fils si sa fille n'était pas arrivée à ce moment-là. Il se mord la lèvre inférieure, il est prêt à aller dans leur direction mais Jacques, en relevant la tête, voit dans l'encadrement de la porte, à contre-jour, la silhouette de son père. Il lâche sa sœur qui se retourne, prend son paquetage, passe devant son père sans le regarder et va pour refermer la porte. François l'attrape par la manche, penaud, dans l'espoir de se faire pardonner pour son geste, mais le jeune homme, d'un geste brusque, le fait lâché prise et continue sa route sans se retourner.

— Jacques, mon fils, pardonne-moi, implore François qui voit son aîné s'éloigner sans regarder derrière lui.

Clothilde passe devant son père en courant et cherche à rattraper son frère qui poursuit son chemin et prend la direction de Conches. Arrivée à sa hauteur, elle lui saisit la main et l'accompagne jusqu'au cimetière où Jacques veut se recueillir une dernière fois sur la tombe de sa mère. Laisant tomber son bagage au pied de la sépulture d'Angélique, il s'effondre à genoux, et demande pardon de devoir partir. Sa sœur est debout à ses côtés, et laisse échapper quelques larmes, lorsqu'elle entend les paroles de son frère qui se confesse et crie son désarroi à sa mère enterrée. Puis, il se relève, embrasse sa sœur, dépose un dernier baiser de la main sur la croix en bois de la pierre tombale et s'éloigne, laissant seule Clothilde en pleurs.

Elle regarde partir son frère jusqu'à ne plus le voir, loin dans la campagne. Triste, traînant les pieds, elle prend le chemin du retour, où déjà lui manque la présence de Jacques, qui avait toujours le mot pour rire, et qui parfois s'amusait à la taquiner, malgré leur différence d'âge et de caractère. Elle s'aperçoit qu'elle aime son frère, et qu'elle n'a pas eu beaucoup d'occasions d'être avec lui. Elle se retourne de temps en temps pour voir s'il n'a pas changé d'avis et reviendrait. Mais non. Mis à part elle, il n'y a personne sur ce chemin.

François l'attend sur le seuil de la maison, mais elle n'a rien à lui dire et passe devant lui sans un mot. Boudeuse, elle s'active maintenant à préparer le repas. François veut amorcer une discussion mais elle ne l'écoute pas, si bien qu'il finit par lui dire qu'il va traire les vaches à sa place ce soir. Elle lève les yeux dès qu'il a franchi la porte.

La soirée est bien triste. Clothilde ne sait même pas pourquoi son père a voulu tuer son frère. Elle ne veut pas lui adresser la parole pour lui poser la question. Et comment aura-t-elle des nouvelles de Jacques ? Il ne sait ni lire, ni écrire, et elle non plus d'ailleurs. Que fait-il ce soir ? Où est-il à cette heure ? Autant de questions qui bouillonnent dans sa tête d'enfant et qui la rendent morose, jusqu'à son coucher. Elle reste éveillée toute la nuit à se remémorer ce départ précipité, et l'image de son frère au bout de la fourche que tient son père la laisse dans l'angoisse toute la journée qui va suivre.

Les mois s'écoulent, et Clothilde pense toujours à son frère dont elle n'a aucune nouvelle. Elle en veut toujours à son père, mais la vie faisant, elle lui reparle de nouveau après des semaines où elle est restée dans un mutisme profond. Elle fait son travail au château et participe à s'abrutir dans les travaux des champs, pour oublier l'absence pesante de Jacques. François essaie de renouer le contact avec sa fille, mais tombe souvent sur un mur. Il finit, un soir, fatigué de dîner avec une inconnue, par casser ce silence.

— Clothilde, tu sais que je regrette mon geste. Arrête donc de me juger. J'suis ton père et j'ai besoin de toi comme toi t'as besoin de moi. Faisons la paix. Ce silence m'est de plus en plus insupportable. Tu m'as assez puni par ta décision de m'ignorer. J't'aime, ma fille.

La jeune fille lève les yeux sur son père et, tout en mangeant sa soupe, soutient son regard, méprisante. Elle a bien changé, ma petite fille, dans son comportement et dans son physique, pense François. Il ne la reconnaît pas. Ses traits se sont durcis, sa poitrine a poussé, ses formes se dessinent. Son corps est maintenant celui d'une jeune femme. Et par son comportement, il sent qu'elle lui échappe.

— Je n'ai rien à vous dire, père, lui lance-t-elle au visage. Mon frère est parti par votre faute.

— Pardonne-moi, s'il te plaît.

— Et Jacques, vous y pensez ? Moi, oui, tous les jours depuis son départ. Et souvent, je voudrais tellement revenir en arrière et qu'il soit là, avec nous.

— Moi aussi, il me manque, figure-toi.

— Mensonges! Si c'était le cas, vous l'auriez déjà recherché.

— Clothilde, je t'interdis de mettre mes paroles en doute. Malheureusement, j'ne sais pas où chercher.

— Vers l'Amérique.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu penses vraiment qu'il est parti aux Amériques? Il n'sait pas où c'est, les Amériques.

— C'est lui qui me l'a dit, répond-elle en quittant la pièce tout en s'apercevant qu'elle en a dit beaucoup trop à son père. Stupéfait par la réponse que vient de lui lancer au visage sa fille, François reste un long moment dans ses pensées. Il sait maintenant que tout espoir de revoir Jacques est perdu à jamais. Il ne sait pas non plus où sont les Amériques, mais il a appris il y a bien longtemps que ce pays était de l'autre côté de l'océan, très loin de son village.

Ayant pris son service depuis plus une heure, Clothilde prépare avec la chef cuisinière, un entremets pour la famille Delatour d'Argonne. Elle bat les œufs dans la jatte, lorsqu'arrive comme une tornade, Julie-Anne. Elle a dans sa main une lettre qu'un messenger a apportée à son père en fin de matinée. Mais ce dernier s'est vite aperçu en la lisant qu'elle était destinée à Clothilde. Il l'a donc donnée à sa fille pour qu'elle la remette à l'intéressée.

— Clothilde, Clothilde, j'ai quelque chose pour toi, viens ! crie-t-elle, en entrant dans la grande cuisine où une odeur très agréable de cuisson de poulet parfume la pièce.

Tout en secouant le document au bout de son bras qu'elle a levé en l'air pour que tout le monde puisse bien le voir, elle invite Clothilde à la suivre.

La jeune fille essuie ses mains sur son tablier, regarde la cuisinière qui lui fait signe d'y aller, et sort de la pièce à la poursuite de Julie-Anne qui a déjà quitté les lieux et insiste pour que sa confidente la suive dans sa chambre. Elle s'assoit sur le bord de son lit et incite Clothilde à en faire autant. Cette dernière hésite un peu. Elle a rarement eu l'occasion de s'asseoir sur un vrai lit confortable. Le sien ne possède pas le moelleux de celui de son amie, bien au contraire. Il est composé de paille recouverte de toile, le tout sur un sommier en bois. Avec une farouche insistance, Julie-Anne l'attire près elle et la fait asseoir de force. Elle lui montre la lettre, et commence à lui lire.

« *Petite sœur. Tu me manques beaucoup, mais ne t'inquiètes pas pour moi. Je suis dans une bourgade où il y a un port et plein de bateaux. Cela s'appelle Fécamp. J'ai trouvé du travail, et je vais bientôt partir pêcher la morue très loin. J'ai hâte de découvrir la mer. Ici, les gens qui pêchent la morue, on les appelle les terre-neuvas, car ils vont chercher le poisson à Terre-Neuve. Je n'sais pas où c'est, mais je verrai sur place. Portes-toi bien. Je t'aime, petite sœur* ». Signé Jacques.

De joie d'avoir enfin des nouvelles de son frère, Clothilde éclate en sanglots. Julie-Anne est aussi émue que son amie. Les deux filles s'étreignent longuement tout en pleurant.

La voix de Victor-Frédéric résonnant dans l'escalier, appelant sa sœur pour une balade à cheval, remet les deux jeunes filles face à la réalité de la vie. Égarées quelques instants dans ce mélange de joie et de peine, elles se sont déconnectées de l'existence. Clothilde essuie ses yeux avec son tablier pour ne pas que le jeune homme ne découvre ses larmes. Mais lorsqu'il pénètre dans la chambre à la recherche de sa sœur, il est tout étonné de les voir les yeux rougis.

— Que vous arrive-t-il, mes petites demoiselles? Se moque le jeune homme.

— Oh, rien ! lui répond Clothilde, gênée de se retrouver face à lui chagrinée.

— Clothilde vient de recevoir une lettre de Jacques, c'est formidable ! Je vais avec mon frère en balade à cheval mais à mon retour, tu vas répondre à son courrier, n'est-ce pas. Tu me dicteras ce que tu veux que je lui écrive, d'accord? propose Julie-Anne à la jeune fille encore tout émue.

— Si tu le veux. Mais qui lui lira, lui ne sait pas ?

— Réfléchis un instant. Si une lettre est parvenue, c'est que quelqu'un l'a écrite à sa place. Il trouvera donc une personne pour lui lire, nigaude. Pour l'instant, repars en cuisine et prépare-nous quelque chose de bon.

En quittant la pièce, son regard se pose une fois de plus sur Victor-Frédéric qui connaît les sentiments de Clothilde vis-à-vis de lui. Il n'est pas non plus insensible au charme de la fille de métayer, et il lui arrive de plus en plus souvent de vouloir lui dire son amour pour elle, mais il le sait, cela n'est pas possible. Et lui laisser un espoir serait déloyal de sa part.

Afin de permettre à Clothilde de se débrouiller un peu seule, et de pouvoir dire ce qu'elle veut à son frère sans qu'eux deux soient systématiquement au courant de sa correspondance, Julie-Anne et Victor-Frédéric lui ont proposé de lui apprendre à lire et à écrire, dès qu'elle le peut après son service. Bien qu'elle apprécie la présence de la fille de Pierre-Augustin, celle du fils l'émeut d'avantage. Être à côté de lui, sentir dans son cou son souffle, humer son odeur, toucher la plume qu'il vient de toucher, l'émoustille, surtout lorsque ce dernier lui prend la main pour la guider dans l'écriture. De jour en jour, son amour pour lui grandit.

Clothilde fait de réels progrès et commence à faire quelques lettres pour son frère. Cela fait maintenant plus de deux ans qu'il est parti. Elle apprend que les lettres qu'elle reçoit de Jacques sont écrites par la fille d'un petit commerçant de Fécamp, que celle-ci s'appelle Léonie et va devenir prochainement l'épouse de son frère. Elle est déçue de ne pas pouvoir assister aux noces. Elle n'a pas l'argent nécessaire pour se rendre à Fécamp, et la distance entre eux est trop importante. Julie-Anne est prête à l'accompagner, mais François ne connaît pas l'existence de la correspondance entre ses deux enfants, Jacques lui ayant interdit de lui dire, et disparaître pour assister à son mariage pourrait éveiller les soupçons du père. Aussi, elle se contente de lui souhaiter ses vœux de bonheur.

À travers ce courrier échangé, Clothilde découvre la vie de son frère. Il lui raconte les campagnes de pêche, qui ne sont pas de tout repos. L'humidité qui règne sur les bateaux, les sévices qu'il a subis la première année. Sa rencontre avec celle qui va devenir sa femme. Il n'écrit pas, c'est Léonie qui le fait pour lui lorsqu'il est à terre. Lors des longues absences de son futur époux, cette femme du même âge que Jacques lui relate les moments d'inquiétude qu'elle ressent lorsque celui-ci part sur les navires durant de longs mois. La jeune fille apprécie cette correspondance avec la future épouse de son frère, et l'admire sans jamais l'avoir rencontrée. Elle essaie de la soutenir moralement lors des longues absences de Jacques.

Quelque temps après leur mariage, Léonie annonce qu'elle attend un enfant de Jacques. Clothilde est heureuse mais regrette de ne pas être là, une fois de plus, lorsque le bébé arrivera. D'après les dires de sa belle-sœur, malheureusement son mari ne sera pas là non plus et il ne sait pas encore qu'il va être père. Mais quelques semaines plus tard, la jeune fille reçoit une lettre lui annonçant que l'enfant que portait Léonie est mort. C'est en chutant d'un escabeau, que celle-ci a fait une fausse couche. Elle est très affectée par la nouvelle et elle est très malheureuse de ne pas pouvoir être près de sa belle-sœur pour la consoler et la soutenir dans ce moment difficile. L'automne arrive, et ses premiers frimas. Clothilde, en mettant du bois dans la cheminée pour réchauffer la maison, s'aperçoit que depuis quelques jours, son père est pris de quintes de toux.

— Père, vous semblez avoir pris froid ces derniers jours. Je trouve que vous tousez beaucoup.

— Ne t'inquiète pas, ma fille, j'en ai vu d'autres. C'n'est pas une petite toux qui va m'abattre.

— Demain, j'irai voir la mère Grégoire pour qu'elle me donne des plantes pour vous soigner.

— Elle passera bien toute seule, cette toux. Ne te tracasse pas pour cela. Allez, apportez-nous la soupe, j'ai faim.

Toute la nuit durant, François tousse, empêchant Clothilde de dormir. Elle se met à penser que s'il arrive quelque chose à son père, que fera-t-elle ? Elle n'a pas encore seize ans. Rejoindre son frère serait la solution, mais il a une épouse. Serait-elle prête à l'accepter, bien qu'elle paraisse très gentille lors des diverses correspondances ? Et comment irait-elle ? Une fille seule sur les routes n'est pas d'une très grande prudence.

Au matin, fatiguée de sa nuit sans sommeil ou presque, elle s'en va quérir la mère Grégoire pour qu'elle lui prépare un remède à base de plantes pour guérir la toux de son père. Un peu plus tard dans la journée, elle revient avec les potions censées guérir rapidement cette dernière.

Mais les remèdes ne changent rien, la toux persiste de longues semaines sans amélioration, inquiétant de jour en jour Clothilde qui voit son père dépérir sans pouvoir l'aider ni le soulager.

Revenant d'un petit tour dans la campagne autour de Champ Dolent en ce début d'été 1796 durant lequel les paysans s'affairent à ramasser le foin fané depuis quelques jours, Victor-Frédéric et Julie-Anne, respectivement âgés maintenant de presque vingt-deux ans pour l'un et d'un peu plus de dix-huit ans pour l'autre, franchissent au pas des chevaux l'entrée du domaine. À peine sont-ils descendus de leur monture que l'un des domestiques du château vient à la rencontre des deux cavaliers.

— Monsieur, Monsieur le comte veut vous voir.

— Dites-lui que j'arrive dans quelques instants.

— Bien, Monsieur.

— Que te veut père ? interroge Julie-Anne, surprise.

— Aucune idée !

Ils confient leurs chevaux au garçon d'écurie, et tous les deux pénètrent dans le hall du château. Julie-Anne gravit l'escalier pour aller se changer et Victor-Frédéric toque à la porte du bureau de son père, qui l'invite à entrer aussitôt.

— Vous vouliez me voir, père ?

— C'est exact. C'est au sujet de votre mariage avec Mademoiselle Eugénie de la Grivotière. Nous avons décidé son père et moi, que le mariage aura lieu après les moissons, fin août...

— Je vous arrête tout de suite. Je ne veux pas de ce mariage ! Informe indigné Victor-Frédéric qui aurait souhaité pouvoir donner son avis.

— Ici, c'est moi qui commande et vous épouserez de gré ou de force Mademoiselle de la Grivotière. Vous n'êtes pas majeur et c'est moi de toute façon qui décide. Nous avons fixé, avec le comte de la Grivotière, vos fiançailles au 16 juillet prochain.

— Comment ? Mais, père, je n'ai rencontré cette demoiselle que cinq ou six fois dans mon existence. Je ne l'aime absolument pas.

— Le maître, ici, c'est moi. J'ai dit que vous épouserez cette demoiselle, un point c'est tout. Maintenant vous pouvez disposer.

— Bien, père, répond Victor-Frédéric, déçu de ne pouvoir décider de son avenir lui-même et d'être obligé de subir les volontés du chef de famille.

Victor-Frédéric sait que son père ne cédera pas. Pour lui, les terres sont plus importantes que le bonheur de son fils. Aussi, il abdique mais il sait déjà qu'il n'a pas encore dit son dernier mot. Après avoir refermé la porte derrière lui, le jeune homme grimpe l'escalier pour rejoindre sa chambre, lorsqu'il tombe nez à nez avec sa sœur qui vient aux nouvelles.

— Alors, que te voulait père ?

— M'annoncer une bien triste nouvelle me concernant. Il a fixé avec le comte de la Grivotière mes fiançailles et mon mariage avec Eugénie.

— Quoi ? Sans t'en parler avant ?

— Non. Je ne veux pas épouser cette fille, Julie-Anne, dit Victor-Frédéric en prenant sa sœur par les épaules, le regard triste, anéanti par cette décision. Tu sais bien que c'est Clothilde que j'aime.

— Je le sais, mon frère. Mais tu sais bien que cela ne peut être possible.

— À quoi servent cette révolution et cette loi sur l'abolition des privilèges si notre situation est la même sept ans après ? Se met en colère le jeune homme. Il veut que j'épouse Eugénie, soit, mais qu'il n'espère pas de descendants car il n'y en aura pas !

— Ne dit pas ça, Victor-Frédéric. Il faut que le nom de notre famille subsiste.

— Je me fous du nom, c'est Clothilde que j'aime et qui portera mes enfants.

— Tu dis n'importe quoi !

— C'est ce que l'on verra.

Il entre dans sa chambre, claque la lourde porte, laissant Julie-Anne éberluée par les propos qu'il vient de tenir.

Le comte de la Grivotière, son épouse et leur fille Eugénie arrivent en cabriolet tiré par deux magnifiques chevaux noirs dans le courant de l'après-midi pour les festivités des fiançailles, ce 16 juillet. Une fête est organisée au domaine mais elle sera simple, car Pierre-Augustin est plutôt radin et préfère un beau mariage pour son fils, à ces simples fiançailles. Une vingtaine d'invités sont donc présents.

La famille de la Grivotière, ayant subi de nombreux dommages en cette sombre période révolutionnaire sur leur propriété à quelques lieues de Damville, ne peut malheureusement se permettre de faire de grandes réjouissances. Il y a quelque temps, des insurgés y ont incendié de nombreux bâtiments, épargnant toutefois le château qu'ils n'ont pas hésité à piller. Pour les mêmes raisons d'ailleurs, le mariage aura lieu également à Champ Dolent, qui semble être un

lieu pour l'instant épargné par cette révolution, sans doute placé dans un endroit plus discret et loin des grandes routes empruntées sans aucun doute par tous les malfrats de cette époque. Le repas servi dans la grande salle du château dure une grande partie de la soirée. Victor-Frédéric est mal à l'aise aux côtés d'Eugénie qui rit énormément avec son voisin de droite, le baron de Balbeuf, un cousin de Pierre-Augustin d'une quarantaine d'années, célibataire, bel homme et coureur de jupons invétéré. Elle semble ignorer totalement la présence de son futur mari.

La soirée avançant à grands pas, les futurs époux se retrouvent enfin sur la piste de danse pour ouvrir le bal. Les musiciens entonnent une première valse. Victor-Frédéric et Eugénie dansent et sont rejoints très vite par d'autres convives qui se mêlent aux deux fiancés. Pierre-Augustin et le Comte de la Grivotière discutent dans un coin des dernières formalités de ce mariage arrangé. Julie-Anne observe son frère sur la piste de danse et semble malheureuse pour lui. Elle voit bien qu'il serre les dents et qu'il n'attend qu'une chose, que cette soirée se termine au plus tôt.

Vers les deux heures du matin, enfin, les invités se retirent dans leur chambre respective. Pierre-Augustin a préféré loger tout le monde plutôt que de les laisser partir, la nuit, sur les chemins plus ou moins sûrs durant cette période peu faste où les insurgés guettent sans relâche les imprudents ayant de l'argent, pour les détrousser et les assassiner.

Dans la matinée, lorsque les derniers invités sont partis, Victor-Frédéric, soulagé de ne plus avoir à subir la présence d'Eugénie, décide d'aller faire un tour à pied vers la maison où habite Clothilde. Lorsqu'il arrive, le père de celle-ci est assis près la porte d'entrée, sur un tabouret posé le long du mur, pour servir de dossier à cet homme malade.

— Bonjour, François. Comment allez-vous ce matin ?

— Oh ! Mon petit, il me tarde de mourir pour rejoindre ma pauvre Angélique.

— Ne dites pas n'importe quoi, François.

— Je vois bien que mes forces me quittent petit à petit. Regarde-moi, tu vois bien que j'ne suis plus bon à rien !

— Où est Clothilde ?

— Aux champs pour aider à la moisson. J'crois qu'elle doit être du côté du Hélou. C'est Jacques Mouchard qui est venu lui demander de l'aide. Quand j'pense qu'elle n'arrête pas, ma petite fille. Toujours à l'ouvrage. Elle finira par être malade. J'espère au moins qu'un jour elle rencontrera un brave homme.

— Ne vous en faites pas pour cela. Je sais qu'elle trouvera quelqu'un de bien.

— Si tu le dis, petit.

— J'en suis sûr, François. Bon, je vous laisse. Portez-vous bien. Quand il dit à François qu'elle trouvera quelqu'un de bien, il pense à lui. Non, il n'abandonnera pas Clothilde. Son rêve s'effrite un peu car il devra bientôt épouser Eugénie, mais la mère de ses enfants sera l'amour de sa vie, cette simple fille de métayer. Il s'en est fait le serment.

Chemin faisant, il se retrouve bientôt dans le champ où quelques hommes sont en train de faucher l'orge qui servira à nourrir les bêtes cet hiver. Clothilde est là aussi. Il s'approche.

Elle lui tourne le dos. Sans faire de bruit, il s'avance vers elle, et arrivé à sa hauteur, il lui cache les yeux de ses deux mains. Elle lui retire et se retourne en lui lançant un regard noir qui en dit long.

— Tu oses venir me voir, alors que tu es fiancé officiellement depuis hier ? Tu ne manques pas audace.

— Tu sais que c'est toi que j'aime. Combien de fois faut-il que je te le dise ? Je n'ai pas vraiment le choix, tu le sais bien. Mon père est un entêté, qui se croit plus royaliste que le roi, et souhaite agrandir son domaine en me vendant comme une vulgaire bête de somme. Tu comprends ?

— Si tu m'aimes, tu n'as qu'à tenir tête à ton père et refuser ce mariage. Maintenant, tu me laisses, j'ai du travail.

Clothilde repart à sa tâche, tandis que Victor-Frédéric, la tête basse, reprend le chemin vers le château, se retournant de temps en temps pour observer celle qu'il aime depuis toujours.

Au déjeuner, Pierre-Augustin et ses deux enfants sont à table. L'occasion pour lui de parler de ce futur mariage et mettre au point les dernières convenances.

— La famille de ma future belle-fille semble bien gentille, n'est-ce pas, Victor-Frédéric ? demande le comte, le sourire aux lèvres.

— Je n'ai que faire de la famille de Mademoiselle de la Grivotière. Je ne veux pas l'épouser.

— Vous l'épouserez, réplique Pierre-Augustin tapant du poing sur la table, faisant sursauter Julie-Anne.

— C'est Clothilde que j'aime.

— Arrêtez de me tenir tête. Si vous prononcez encore le nom de cette fille de métayer, je la mets dehors ainsi que son père qui ne m'est plus d'aucune utilité. Un invalide est une bouche à nourrir pour rien. Cette maison pourrait être habitée par de braves métayers courageux qui me rapporteraient beaucoup plus.

— Père, intervient Julie-Anne, je vous rappelle que Clothilde travaille comme une bête aux champs, comme en cuisine au château, elle est ma dame de compagnie lorsqu'elle a un peu de temps et de plus, elle est ma sœur de lait et mon amie. Si Clothilde n'était pas née, je ne serais peut-être plus là aujourd'hui. Alors même si son père est malade, je souhaite de tout cœur que vous la gardiez. Sinon, je pars avec elle et vous ne me reverrez jamais.

— Du chantage, ma fille ? Vous osez me tenir tête, vous aussi ? Soit. Mais il est nullement question que ce mariage soit annulé. À partir de maintenant, je vous interdis, Victor-Frédéric, d'approcher cette Clothilde, et encore moins de lui adresser la parole. De colère, le jeune homme jette sa serviette sur la table, se lève et quitte la pièce alors que son père lui ordonne de revenir s'asseoir et de finir son repas.

Victor-Frédéric prend la direction des écuries et prépare lui-même son cheval. Il quitte le domaine, met sa monture au petit galop et prend la direction de Conches, pour y noyer son chagrin dans l'une des auberges de la ville. Pour lui, ne plus voir Clothilde, ne plus lui parler est insoutenable.

Durant tout l'après-midi, il va d'auberge en taverne et de taverne en auberge, si bien que lorsqu'il revient à Champ Dolent, le soir presque à la nuit, c'est son cheval qui le ramène au

pas. Il est couché sur sa monture, la tête dans la crinière de l'encolure. Arrivé sur le devant du château, dans un carré d'herbe fraîchement coupé de la veille pour les fiançailles, le cheval s'arrête. Déséquilibré par l'animal qui baisse la tête pour brouter, Victor-Frédéric chute au sol comme un sac de patates. C'est le palefrenier en repartant chez lui après avoir vérifié une dernière fois que tout allait bien dans l'écurie, qui découvre le jeune homme complètement saoul, couché sur l'herbe, son cheval broutant à quelques pas de lui. Il va prévenir le comte qui, mécontent de voir son fils dans cet état décide de le laisser dessoûler sur place. Le palefrenier, quant à lui, emmène le cheval dans son box.

C'est un rayon de soleil, passant entre les branches d'un gros chêne et caressant le visage de Victor-Frédéric qui le réveille. Lorsqu'il ouvre les yeux, la lumière éblouissante de l'astre lui fait mal aux yeux et sa tête le fait horriblement souffrir. Il est également surpris de constater qu'il n'est pas dans son lit mais bien au beau milieu de la pelouse devant le château. Autour de lui, les gens du domaine vaquent à leurs occupations et il se trouve bête de cette situation. En effet, de petits rires fusent lorsque les regards se posent sur lui. Honteux, il se lève et prend la direction de la bâtisse, d'une démarche encore un peu mal assurée, la tête prête à exploser, les yeux douloureux à cause de la lumière un peu trop étincelante à son goût.

L'obscurité du hall lui semble bienfaitrice. Il prend la direction de l'escalier lorsqu'il se retrouve face à face avec Clothilde. Ils se regardent, mais n'échangent aucun mot. Lui n'est pas en état et ne veut pas provoquer la colère de son père qui doit à cette heure être dans son bureau. Elle lui en veut de s'être fiancé malgré la promesse qu'il lui avait faite. Chacun poursuit son chemin sans se saluer. À mi-chemin, dans l'escalier, il se retourne pour regarder s'éloigner le cœur gros, cette jeune fille qui lui échappe et qu'il aurait tant souhaité épouser.

Le 25 août 1796, à la maison de la citoyenneté de Champ Dolent, à dix heures du matin, Victor-Frédéric se retrouve en compagnie d'Eugénie de la Grivotière, devant l'officier d'état civil Mathieu Le Chandelier, pour la célébration de leur mariage. Après avoir donné lecture de l'acte, la question fatidique est posée.

— Citoyen Victor-Frédéric Delatour d'Argonne, souhaitez-vous prendre pour épouse Eugénie, Marie de la Grivotière, ici présente ?

Le jeune homme se retourne vers l'assemblée à la recherche de son père. Ce dernier observe son fils et d'un signe de tête lui demande de répondre par l'affirmatif. Les invités et les habitants présents s'impatientent de la réponse. Victor-Frédéric reprend sa position initiale face au maire, ferme les yeux, et contraint et forcé, répond « oui ».

— Citoyenne Eugénie, Marie de la Grivotière, voulez-vous prendre pour époux Victor-Frédéric Delatour d'Argonne, ici présent ?

Un regard rapide vers l'homme qui va devenir son époux, elle répond également « oui ». Jusqu'au bout, Victor-Frédéric garde les yeux clos, la mâchoire serrée, une boule dans la gorge, dans l'espoir qu'Eugénie dise non. Mais cette dernière répond d'un « oui » clair et fort.

L'assemblée applaudit, le jeune époux ouvre les yeux. Mathieu Le Chandelier a vu l'attitude bizarre du marié et pour ne pas jeter un trouble supplémentaire à la situation, il ne demande pas aux époux de s'embrasser.

Les habitants de la commune, les nobles, la famille, viennent congratuler les mariés et les parents de ces derniers. Pierre-Augustin est fier. Par ce mariage, il obtient une partie des terres et des bois de la famille de la Grivotière, soit près de vingt acres autour de Damville. Julie-Anne vient au-devant de Victor-Frédéric, l'attrape par le bras et l'emmène à l'écart quelques minutes.

— Arrête de faire cette tête ! Souris un peu ! Tu n'as tout de même pas épousé le diable.

— Julie-Anne, je suis le plus malheureux des hommes, aujourd'hui. Si j'ai dit oui, c'est pour Clothilde et son père. Ne plus la voir m'est insoutenable.

— C'est la fête, allez, viens, lui dit Julie-Anne prenant son frère par le bras et l'emmenant parmi les invités qui prennent la route vers l'église, située au bout du village.

La cérémonie est courte. Une simple bénédiction. Comme le veut la coutume, les mariés échangent leurs anneaux qui lient à jamais leur union. L'assemblée, privée du baiser final lors du passage devant Monsieur le maire, le réclame maintenant. Pour ne pas faire de scandale, Victor-Frédéric se plie de mauvaise grâce, et embrasse celle qui est dorénavant son épouse. En sortant de l'église, sur le parvis, les mariés sont littéralement assaillis par l'envol de pétales de fleurs.

À pied, ils regagnent tous le château. Comme il fait très beau et qu'une douce chaleur de fin d'été se fait déjà sentir, de grandes tables ont été installées dans la cour d'honneur. Pour ce grand événement familial, le petit personnel de maison, les métayers, et quelques journaliers ont été réquisitionnés pour faire le service. Chacun a une tâche bien précise à exercer. Les uns apportent régulièrement la boisson, les poulardes, les légumes, les viandes rôties, les autres débarrassent les assiettes de porcelaine et les couverts en argent pour en remettre aussitôt des propres. Ce n'est qu'un ballet incessant de personnes qui sont là pour servir près de cent convives.

Clothilde aurait bien voulu fuir loin de cet endroit, mais malheureusement, elle n'a pu échapper à cette obligation de servir comme tous les autres, ces notables venus de contrées voisines. Être là, pour voir l'homme qui l'a trahie en épousant cette demoiselle de la Grivotière, la révolte. Elle a pourtant simulé une migraine, mais son père a refusé qu'elle s'absente. Le comte a promis à l'ensemble du personnel de cuisine, de service, des journaliers astreints à participer à la noce, quelques pièces d'argent supplémentaires à leur solde hebdomadaire. Aussi, cela ne se refuse pas.

Une grande partie de la nuit précédente, elle n'a pas cessé de pleurer. Son amour de toujours la trahissait. Il lui avait pourtant promis qu'il ne se marierait jamais avec une autre. Leur condition sociale n'était pas un frein pour eux, comme il lui répétait si souvent, et pourtant aujourd'hui, il est assis à côté d'une femme de son rang. Et ça, elle ne le supporte pas.

Elle se souvient pourtant, que Victor-Frédéric avait supplié son père, un jour qu'elle était présente, de ne pas le marier à Eugénie, mais rien n'avait fait plier ce père dur, égoïste, qui ne pensait qu'à montrer aux autres que la Révolution ne l'avait pas touché et qu'au contraire, il

profitait bien de cette situation. Il avait eu la chance de passer au travers des mailles de la réquisition de son domaine dès 1790. Il avait même confié à un de ses amis qu'il avait trouvé pour son fils, un excellent parti.

— Je lève mon verre au bonheur de ces deux jeunes mariés, déclare Pierre-Augustin en se levant entre deux plats, invitant l'ensemble des convives à en faire autant.

— Longue vie à nos deux jeunes mariés, renchérissent les invités.

Invité par sa sœur à suivre le mouvement, Victor-Frédéric se lève et avec un timide sourire, lève son verre comme les autres. Eugénie en profite pour embrasser ce marié un peu froid le jour de ses noces. Le jeune homme suit du regard Clothilde qui s'affaire à débarrasser les plats, la tête dans les épaules pour ne pas le voir. Elle fait des allées et venues continues entre la cour et les cuisines. Elle est amenée, à un moment, à venir du côté de Victor-Frédéric pour débarrasser un plat de charcuterie. Discrètement, il fait glisser sa main et tente d'attraper celle de Clothilde, mais d'un geste rapide, celle-ci l'esquive. Sans perdre son sang-froid, le regard noir, elle le foudroie.

— Monsieur souhaite quelque chose? lui demande-t-elle, un léger sanglot dans la voix, ressentant ce geste comme une souffrance supplémentaire.

— Non, non, lui répond-il, pris au dépourvu et rouge de confusion.

— Ah ! Je croyais, se contente-t-elle de lui répondre en quittant rapidement l'endroit, des larmes plein les yeux.

Clothilde se dirige d'un pas empressé vers les cuisines. Elle dépose son plat et éclate en sanglots, laissant médusées les autres femmes dans la pièce. Julie-Anne, assise à côté de son frère, n'a rien perdu de la scène, et va rejoindre au château, sa dame de compagnie, qu'elle retrouve dans une petite pièce attenante aux cuisines et qui sert de réserve alimentaire.

— Clothilde, que fais-tu là ? Ne montre pas ton chagrin, aujourd'hui, s'il te plaît, lui demande la jeune fille en prenant son amie dans ses bras pour la consoler.

— Tu te rends compte ? Tu as vu ? Il continue de me faire souffrir, s'insurge celle-ci en quittant l'étreinte amicale de Julie-Anne et en la fixant dans les yeux. Il a fini par dire « oui » à cette Eugénie et il ose me prendre la main le jour de ses noces.

— J'ai vu. Mais tu sais bien qu'il n'a pas eu le choix. Il t'aime, cela se voit dans son regard lorsqu'il le pose sur toi. Tu n'étais pas tout à l'heure à la célébration du mariage, mais je peux te dire qu'il a hésité à dire « oui ». S'il avait refusé, mon père aurait fait le nécessaire pour que ton père et toi, vous vous retrouviez à la rue. Et tu sais bien que ton père n'a plus la force nécessaire de travailler. Qu'auriez-vous fait, tous les deux ? Aller retrouver ton frère à Fécamp ?

— Tu sais bien que mon frère Jacques est fâché avec mon père depuis le décès de ma mère.

— Justement, que seriez-vous devenus? Heureusement que tu es courageuse, que tu es ma dame de compagnie, et avant tout, mon amie. Victor-Frédéric s'est sacrifié pour que vous puissiez rester ici. Et en même temps, il peut continuer à te regarder, faute de t'avoir épousée.

— Cela n'empêche qu'il n'a pas le droit de me faire souffrir davantage. Pour quelle raison s'est-il permis de me tenir la main pendant le service ?

— Pour te dire que rien n'a changé entre lui et toi. Et que tu es toujours son seul amour.